

The Social Roots of Risk: Producing Disasters, Promoting Resilience

by Kathleen Tierney · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/the-social-roots-of-risk-producing-disasters-promoting-resilience-resume>

Summary

En 60 secondes

Kathleen Tierney démonte l'idée que les séismes, les inondations et les tempêtes sont des « colères de Dieu ». Les aléas sont naturels ; les catastrophes, elles, sont fabriquées par la pauvreté, la mauvaise ingénierie, la régulation défaillante et les choix politiques. Des digues défaillantes de La Nouvelle-Orléans aux raccourcis coupés à Bhopal, en passant par la canicule meurtrière de Chicago, le même schéma se répète : le risque coule vers le bas, sur les plus pauvres. Son remède est sans détour — cesser de traiter les catastrophes comme des surprises et commencer à traiter l'inégalité comme l'aléa lui-même.

Pourquoi le lire

Si vous travaillez dans la gestion des urgences, l'urbanisme, la santé publique ou la politique climatique, c'est la refondation théorique fondatrice du domaine. Il s'adresse aussi à tous ceux qui en ont assez d'entendre que les catastrophes sont « imprévisibles ». Tierney montre que qui meurt et qui reconstruit se décide bien avant que la tempête n'atteigne la côte — par les commissions d'urbanisme, les budgets et les propriétaires bailleurs. Lisez-le avant que le prochain événement « sans précédent » ne soit expliqué par la malchance.

Les idées clés

Katrina n'a pas noyé La Nouvelle-Orléans. L'entretien différé et le sous-investissement l'ont fait.

Août 2005. L'ouragan Katrina frappe la côte du Golfe, et le système de digues de La Nouvelle-Orléans cède — en 53 endroits, inondant 80 % de la ville. Plus de 1 800 personnes meurent ; des centaines de milliers perdent leur maison. Le récit technique est accablant : les digues n'avaient été conçues que pour résister à un ouragan de catégorie 3, le Corps du génie de l'armée américaine savait depuis des années que le système était inadéquat, et les améliorations ont été reportées pour des raisons budgétaires. Le Corps du génie de l'armée américaine a utilisé des matériaux non conformes aux normes. La priorité donnée aux intérêts du transport maritime au détriment de la restauration des zones humides a contribué à la défaillance. Quand l'eau s'est retirée, le verdict était clair — c'était une défaillance systémique, à la fois dans l'ingénierie, la gestion des urgences et la vulnérabilité sociale.

La phrase de Tierney tranche tout : « Les catastrophes ne sont pas des événements qui arrivent aux sociétés ; ce sont des événements que les sociétés produisent. » L'inondation était naturelle ; la noyade était administrative. Chaque réparation différée, chaque dollar amputé à la protection contre les inondations, était une décision prise par quelqu'un dans un bureau, des années avant que les nuages ne s'amoncellent. Dès lors qu'on voit les catastrophes comme les produits d'institutions ordinaires, la « tragédie imprévisible » cesse d'être une explication et devient une excuse.

À essayer: Trouvez l'audit d'infrastructures le plus récent de votre ville et lisez quelles réparations ont été différées, et pourquoi. Cette liste est votre prévision locale de catastrophe.

Le séisme d'Haïti a tué par la pauvreté, pas seulement par les secousses

Janvier 2010. Un séisme frappe Haïti et environ 230 000 personnes meurent. Les secousses étaient sismiques ; les morts étaient historiques. Tierney fait remonter la vulnérabilité à travers l'histoire coloniale, des décennies de déforestation, l'instabilité politique et la faiblesse de la gouvernance. Les politiques d'aide étrangère avaient miné l'agriculture locale, vidant les campagnes de leurs moyens de subsistance et entassant les gens dans des logements fragiles. La pauvreté signifiait des bâtiments incapables de tenir, des gouvernements incapables de répondre, et des familles sans nulle part où fuir. Le sol a bougé ; les conditions qui en ont fait une catastrophe s'étaient accumulées pendant des décennies et des siècles.

La thèse centrale du livre en action : les aléas comme les séismes et les inondations sont des événements naturels, mais les catastrophes sont des résultats sociaux enracinés dans l'organisation sociale quotidienne. Deux pays peuvent être assis sur la même faille et enterrer des nombres de personnes radicalement différents. Ce qui diffère, ce n'est pas la géologie — c'est la qualité du logement, la capacité de l'État, et la profondeur de la pauvreté qui détermine si un mur fissuré devient un cercueil. La vulnérabilité est fabriquée, et elle s'expédie lentement.

À essayer: Quand vous lisez la couverture médiatique d'une catastrophe, comptez combien de paragraphes expliquent l'aléa par rapport au logement, aux revenus et à la gouvernance de ceux qui sont morts.

Bhopal : la catastrophe programmée par une feuille de budget

Décembre 1984, Bhopal, Inde. De l'isocyanate de méthyle s'échappe d'une usine de pesticides d'Union Carbide et dérive au-dessus de quartiers endormis. Des milliers de personnes meurent. Tierney lit la catastrophe comme produite par l'entreprise : les coupes budgétaires, l'entretien différé et une régulation laxiste se sont combinés pour rendre la fuite possible. L'usine se trouvait dans un pays pauvre où la surveillance était la plus mince — un cas de transfert inégal des risques vers le Sud global, où les dangers de la production industrielle sont exportés et où les protections restent chez elles. Le nuage de gaz n'était un accident qu'au sens où personne ne le voulait cette nuit-là ; les conditions qui l'ont rendu possible ont été entretenues par les coupes budgétaires, l'entretien différé et une régulation laxiste.

C'est l'économie politique du livre en une seule scène : le risque n'arrive pas seulement, il est acheminé. Les installations, les déchets et les dangers migrent vers les communautés qui ont le moins de pouvoir pour les refuser. Quand Tierney qualifie Bhopal de catastrophe produite par l'entreprise, elle signifie que les morts étaient liés à des décisions — calendriers de maintenance, budgets de sécurité, lobbying réglementaire — qui semblaient rationnelles sur une feuille de calcul. Les études sur les catastrophes, menées honnêtement, deviennent un audit de ces feuilles de calcul.

À essayer: Vérifiez quelles installations industrielles se trouvent à moins d'un mile de votre quartier, et quels quartiers hébergent celles que personne ne voulait.

Challenger : quand les signes d'alerte deviennent la routine

28 janvier 1986. La navette spatiale Challenger décolle et se désintègre 73 secondes plus tard, tuant les sept membres d'équipage. Les ingénieurs avaient averti que les joints toriques faillissent par temps froid — et le jour du lancement, il faisait froid. Mais l'érosion des joints toriques apparaissait de vol en vol, et chaque retour sans incident rendait l'anomalie plus normale. L'étude de Diane Vaughan a donné un nom à ce schéma : la normalisation de la déviance. Les responsables de la NASA, sous pression de calendrier, ont donné le feu vert au lancement. L'organisation n'a pas ignoré le risque ; elle l'a absorbé, vol après vol, jusqu'à ce que la déviance devienne la norme — un processus que Vaughan a appelé « normalisation de la déviance ».

Le concept de Vaughan est peut-être l'idée la plus utile du livre pour quiconque travaille au sein d'une institution. Les organisations ne décident généralement pas d'être imprudentes ; elles décident, de façon répétée et raisonnable, que le quasi-accident d'hier est la référence d'aujourd'hui. Chaque lancement sans incident enseigne la mauvaise leçon. Tierney s'en sert pour montrer que les catastrophes sont des produits organisationnels — la paperasse, les réunions et la culture qui redéfinissent silencieusement ce qui compte comme acceptable.

À essayer: Dans votre lieu de travail, repérez une « anomalie » récurrente que tout le monde a cessé de signaler. Demandez-vous quand elle est apparue pour la première fois et ce qui a changé depuis.

La canicule de Chicago : la carte des morts était la carte des isolés

Juillet 1995. Une canicule s'abat sur Chicago et 739 personnes meurent. L'autopsie sociale d'Eric Klinenberg a révélé que les décès se concentraient chez les personnes âgées pauvres vivant seules dans des quartiers délaissés et vidés de leurs habitants. Puis vint la comparaison qui rendit l'étude célèbre : deux quartiers adjacents, Englewood et Auburn Gresham, confrontés à la même chaleur — avec des taux de mortalité radicalement différents. Dans l'ensemble de la ville, les résidents afro-américains mouraient au taux de 40 pour 100 000, contre 4 pour 100 000 pour les résidents blancs. La météo était identique partout. Le tissu social, non — les décès se concentraient chez les personnes âgées pauvres vivant seules dans des quartiers abandonnés.

Une canicule est le test le plus pur de la thèse du livre, car la chaleur ne détruit pas les infrastructures — elle ne fait qu'éprouver si quelqu'un prendra de vos nouvelles. Klinenberg a montré que la différence entre la vie et la mort tenait à ce qu'un quartier conserve encore ses rues commerçantes, ses églises et ses voisins qui réintègrent les personnes isolées dans le contact quotidien. La vulnérabilité racialisée n'est pas ici une métaphore ; c'est un rapport de mortalité de dix pour un, révélé par la découverte de Klinenberg que les résidents afro-américains avaient un taux de mortalité de 40 pour 100 000 contre 4 pour 100 000 pour les résidents blancs.

À essayer: Si vous avez un voisin âgé vivant seul, convenez avec lui d'un dispositif de prise de nouvelles pour la prochaine canicule — avant que les prévisions ne passent au rouge.

Fukushima : la digue trop courte de 8,3 mètres (5,7 mètres de haut contre un tsunami de 14 mètres)

11 mars 2011. Un séisme de magnitude 9,0 frappe la côte nord-est du Japon, et les bâtiments parasismiques se comportent comme prévu. Puis arrive le tsunami — 14 mètres de haut, contre une digue de 5,7 mètres. La vague submerge les défenses, inonde les sous-sols de Fukushima Daiichi où se trouvent les générateurs de secours, et met hors service les systèmes de refroidissement. Trois réacteurs fondent. Près de 20 000 personnes meurent ; plus de 100 000 sont évacuées, et la crise nucléaire s'éternise pendant des années. TEPCO connaissait le risque et n'a pas su y remédier — les générateurs de secours avaient été placés au sous-sol, où ils ont été inondés. Un aléa avait déclenché une seconde catastrophe, technologique — une catastrophe en cascade.

Tierney utilise Fukushima pour montrer comment les catastrophes modernes s'enchaînent : le séisme était surmontable, le tsunami a porté le coup, et la fusion a été l'échec de la planification face à ce coup. Chaque maillon de cette chaîne était un choix — la hauteur de la digue, l'emplacement des générateurs, un risque connu laissé au placard. Les catastrophes en cascade défont l'habitude de planifier aléa par aléa, car les deuxième et troisième défaillances arrivent vêtues des habits de la première.

À essayer: Demandez-vous quels sont les « générateurs au sous-sol » de votre organisation — les dispositifs de secours placés là où la défaillance la plus probable peut les atteindre.

Les accidents normaux : des systèmes qui sont des accidents attendant leur date

L'argument de Charles Perrow, que Tierney interroge tout au long de l'ouvrage, part de systèmes comme les centrales nucléaires : étroitement couplés et interactivement complexes, où les composants tombent en panne et où ces pannes interagissent de manière qu'aucun opérateur ne peut retracer. Dans de tels systèmes, la défaillance catastrophique n'est pas affaire de malchance ni de mauvais opérateurs — elle est, a conclu Perrow, inévitable. Son livre ultérieur, *The Next Catastrophe*, en a tiré la conséquence pratique : cesser de concentrer autant de personnes et autant d'infrastructures en des lieux uniques et vulnérables. Le contrepoint est

venu de chercheurs étudiant les organisations à haute fiabilité — développé par Karlene Roberts, Todd La Porte et Gene Rochlin à UC Berkeley — telles que les porte-avions et les sous-marins nucléaires.

La théorie de Perrow est inconfortable parce qu'elle supprime le méchant rassurant — les défaillances catastrophiques sont inévitables dans les systèmes étroitement couplés et interactivement complexes. Si les pannes sont des propriétés systémiques de certaines conceptions, alors embaucher de meilleurs opérateurs et écrire des procédures plus strictes revient à réarranger les meubles. Tierney associe la théorie à ses rivales pour la garder honnête : certaines organisations parviennent bel et bien à gérer l'ingérable, ce qui signifie que la question de la conception — à quel point couplé, à quel point complexe, à quel point concentré — est là où réside le véritable levier. Le débat porte sur la question de savoir si la catastrophe est un choix.

À essayer: Esquissez les systèmes dont vous dépendez — électricité, eau, paiements — et repérez lesquels tomberaient en panne ensemble si un nœud cessait de fonctionner.

Three Mile Island : les opérateurs qui n'avaient jamais été formés pour ce jour-là

Mars 1979, Pennsylvanie. Une fusion partielle du cœur se déroule à Three Mile Island, déclenchée par une combinaison de défaillance d'équipement et d'erreur d'opérateur. Les opérateurs avaient été insuffisamment formés pour le scénario spécifique qui s'est produit — la fusion partielle a été causée par une combinaison de défaillance d'équipement et d'erreur d'opérateur. Le rapport de la commission Kemeny a ensuite critiqué la planification d'urgence inadéquate de l'industrie nucléaire et ses défaillances organisationnelles. L'accident est devenu un cas emblématique : non pas l'histoire d'une seule mauvaise décision, mais celle d'une industrie dont la planification et la formation étaient discrètement restées en retard sur les machines qu'elle exploitait.

Three Mile Island importe pour Tierney parce qu'elle situe la défaillance dans l'organisation plutôt que dans l'incompétence individuelle. Les opérateurs présents sur place cette nuit-là étaient le dernier maillon d'une chaîne qui comprenait formateurs, planificateurs et régulateurs de l'industrie — et la chaîne s'était distendue. Les enquêtes officielles qui s'arrêtent à « l'erreur d'opérateur » terminent l'investigation exactement là où elle devrait commencer. Le rapport de la commission Kemeny a critiqué la planification d'urgence inadéquate de l'industrie nucléaire et ses défaillances organisationnelles ; le livre maintient la leçon en vie.

À essayer: Pour toute procédure critique dont vous dépendez, demandez quand sa formation a été mise à jour pour la dernière fois — et quel scénario elle n'a jamais couvert.

Le risque est une manière de penser, pas une chose là-bas dehors

Les premiers chercheurs en catastrophes observant les scènes d'après-catastrophe s'attendaient au chaos et ont trouvé le contraire — les victimes se comportent typiquement de manière prosociale, le pillage est rare, la panique est peu fréquente, et l'altruisme est la norme. Le

modèle du consensus issu des travaux du Disaster Research Center — porté par les sociologues Enrico Quarantelli et Russell Dynes — a documenté que les victimes se comportent de manière prosociale, que le pillage est rare, que la panique est peu fréquente, et que l'altruisme est la norme. Tierney construit son point plus profond sur cet enregistrement empirique : « Le risque n'est pas une chose là-bas dehors, mais une manière de penser aux dommages futurs potentiels et d'agir sur eux. » Les experts calculent le risque « objectif » et les profanes détiennent le risque « subjectif », mais elle soutient que cette dichotomie est fausse, parce que toute connaissance du risque est socialement médiatisée.

Les mythes des catastrophes importent parce qu'ils font des dégâts : les responsables qui s'attendent au pillage stockent des armes au lieu de couvertures, et les journalistes qui s'attendent à la panique écrivent des articles qui égarent les secours. La affirmation plus profonde de Tierney déstabilise les deux camps du débat experts contre public. Personne ne se tient en dehors de la société pour mesurer le risque brut ; toute connaissance du risque est socialement médiatisée. La bataille sur le risque qui est « réel » est elle-même un fait social digne d'étude.

À essayer: La prochaine fois qu'une catastrophe domine l'actualité, comptez combien d'articles mettent en scène le pillage contre combien mettent en scène des voisins qui se secourent mutuellement.

La carte des risques est une carte de ségrégation

Tierney rassemble les données de la justice environnementale : les installations dangereuses et les déchets sont implantés de manière disproportionnée dans les communautés pauvres et minoritaires. Le rapport de 1987 de l'United Church of Christ, *Toxic Wastes and Race in the United States*, a documenté ce schéma, et le sociologue Robert Bullard a nommé le mécanisme racisme environnemental. C'est la machinerie concrète qui sous-tend la perspective de la vulnérabilité qu'elle emprunte à des chercheurs comme Ben Wisner, Piers Blaikie, Terry Cannon et Ian Davis — dont le modèle pression et libération montre comment les causes profondes et les pressions dynamiques s'accumulent en conditions dangereuses qui transforment un aléa en catastrophe.

Le génie du modèle PAR est qu'il fait de la catastrophe une chaîne dont on peut voir et briser les maillons — causes profondes, pressions dynamiques et conditions dangereuses transforment les aléas en catastrophes. Les causes profondes sont lointaines ; les pressions dynamiques et les conditions dangereuses sont proches — le modèle explique comment les causes profondes, les pressions dynamiques et les conditions dangereuses transforment les aléas en catastrophes. Les politiques s'affairent généralement au bout proche. Le point de Tierney est que le bout proche est alimenté par le bout lointain, si bien qu'une société qui refuse de toucher à la ségrégation et aux décisions d'implantation repavera indéfiniment la même catastrophe, quartier par quartier.

À essayer: Cherchez où se situent les installations de déchets et les zones à risque de votre région, et superposez-les à une carte démographique. Le chevauchement est la conclusion.

Le discours sur la résilience peut discrètement vous refiler la facture

La résilience est entrée dans la politique des catastrophes par l'écologie, via les travaux de C. S. Holling de 1973, qui la définissait comme la capacité d'un système à absorber les perturbations et à se réorganiser tout en changeant, de manière à conserver essentiellement les mêmes fonctions, structure, identité et rétroactions. Tierney retrace comment le mot a migré des écosystèmes vers les documents de politique publique et les programmes communautaires. Puis elle rapporte la critique : des chercheurs soutiennent que le discours sur la résilience transfère la responsabilité de la survie aux catastrophes de l'État vers les individus et les communautés — une forme de responsabilisation cohérente avec la gouvernance néolibérale. La résilience, insiste-t-elle, n'est pas un substitut à la protection sociale — la résilience n'est pas simplement rebondir, mais la capacité des unités sociales à résister aux catastrophes et à s'en remettre grâce à l'accès aux ressources et aux réseaux sociaux.

Le mot sonne inoffensif, voire inspirant, et c'est précisément pourquoi il voyage. Mais regardez ce qui se passe quand « résilience » remplace les obligations : on dit au ménage qui ne peut pas se payer une assurance inondation d'être résilient, on dit à la communauté qui a perdu sa base fiscale de se mobiliser. Le concept originel de Holling portait sur les systèmes — la capacité d'un système à absorber les perturbations et à se réorganiser tout en changeant, de manière à conserver essentiellement les mêmes fonctions, structure, identité et rétroactions.

L'avertissement de Tierney est qu'un terme scientifique peut devenir une manœuvre politique sans changer une seule lettre.

À essayer: Quand un plan ou un argumentaire emploie le mot « résilience », demandez-vous qui on demande d'absorber le prochain choc — et qui les finance pour le faire.

Sandy et l'industrie de l'assurance : le risque est repris, vous payez la facture

Octobre 2012. L'ouragan Sandy s'engouffre dans l'aire métropolitaine de New York et tue 44 personnes dans la ville. Les quartiers à faible revenu comme les Rockaways et Red Hook sont les plus durement touchés, tandis que les quartiers aisés comme l'Upper East Side subissent moins d'impacts — la vulnérabilité des infrastructures se superposant directement au revenu. Derrière la tempête se cache une machinerie financière plus silencieuse : après l'ouragan Andrew en 1992, les assureurs ont subi 15,5 milliards de dollars de pertes et ont ensuite retiré leur couverture des zones côtières à haut risque, transférant le risque financier aux propriétaires et aux gouvernements. Tierney signale aussi l'aléa moral : quand des entités sont protégées des conséquences de leurs décisions risquées, elles prennent plus de risques — ce qui s'applique aux programmes d'assurance inondation qui subventionnent le développement dans les plaines inondables.

Sandy montre l'argument du livre fonctionnant sur deux voies à la fois : l'eau a trouvé les quartiers vulnérables, et le marché a trouvé les quartiers rentables. L'assurance ressemble à une protection mais se comporte comme une tarification — quand les chiffres tournent mal, la couverture s'en va et le risque retombe sur ceux qui peuvent le moins le porter. L'aléa moral

boucle la boucle : les subventions censées aider peuvent discrètement financer la construction aux mauvais endroits, rendant la prochaine inondation plus grande.

À essayer: Sortez la carte des zones inondables de votre région et vérifiez si votre assurance correspond à votre exposition réelle — pas au minimum de votre prêt immobilier.

Les médias amplifient certains risques et étouffent ceux qui tuent lentement

Les psychologues Roger Kasperon et Ortwin Renn ont élaboré le cadre de l'amplification sociale du risque, que Tierney met au travail : les signaux de risque sont intensifiés ou atténués au fur et à mesure qu'ils traversent des stations sociales — médias, agences gouvernementales, groupes militants — si bien que la perception publique peut gonfler ou rétrécir indépendamment du danger réel. L'exemple le plus percutant de Tierney est le 11-Septembre : ensuite, les médias ont consacré une couverture 24h/24, 7j/7 au risque terroriste, tandis que les risques chroniques comme la pauvreté et l'absence de couverture santé recevaient bien moins d'attention. La station d'amplification a fonctionné à plein volume pour une menace et n'a guère fredonné pour les autres — les médias ont consacré une couverture 24h/24, 7j/7 au risque terroriste, tandis que les risques chroniques comme la pauvreté et l'absence de couverture santé recevaient bien moins d'attention.

Le cadre explique une énigme : pourquoi les sociétés paniquent-elles face à des dangers rares et spectaculaires, et haussent-elles les épaules devant ceux qui tuent bien plus, bien plus discrètement ? Parce que le risque voyage à travers les institutions comme le son voyage dans un canyon — certaines stations diffusent, d'autres absorbent. Ce que Tierney souligne, ce n'est pas que les médias mentent, mais que l'attention est une ressource allouée selon les valeurs de l'actualité, et que les risques qui tuent progressivement ne génèrent jamais les images qui maintiennent une histoire en vie.

À essayer: Comparez une semaine de news aux causes réelles de décès de l'année dans votre pays. Notez ce qui a été amplifié et ce qui a été étouffé.

Le programme : étudier le pouvoir, ou n'étudier rien

Dans ses chapitres finaux, Tierney expose ce que la recherche sur les catastrophes devrait devenir : des études critiques des catastrophes centrées sur la vulnérabilité sociale, l'économie politique et l'adaptation au changement climatique, prêtes à examiner le rôle du capitalisme, du racisme et du colonialisme dans la production du risque. Le changement climatique se trouve au centre comme l'amplificateur de risque déterminant du siècle à venir — et le GIEC a documenté que les pays les plus pauvres, qui ont contribué le moins aux émissions de gaz à effet de serre, sont les plus vulnérables aux impacts climatiques. Son exigence finale résume le livre en une phrase : « Nous ne pouvons pas bâtir une société résiliente sur un fondement d'inégalité, de pauvreté et de dégradation environnementale. »

Tierney demande à son propre domaine de cesser de traiter les catastrophes comme des interruptions de la vie normale et de commencer à les traiter comme la vie normale, intensifiée.

L'atténuation et l'adaptation sont des problèmes sociaux et politiques, pas seulement techniques — ce qui signifie que l'expertise pertinente inclut les plus anciennes questions de la sociologie sur l'inégalité, et pas seulement les plus récents modèles de l'ingénierie. Le domaine qu'elle propose poserait, pour chaque catastrophe, la question que les ingénieurs posent rarement : qui a arrangé les choses ainsi, et qui en a profité ? — en examinant le pouvoir, l'inégalité et les causes profondes de la vulnérabilité, y compris le rôle du capitalisme, du racisme et du colonialisme.

À essayer: Choisissez un plan d'adaptation climatique dans votre région et vérifiez s'il nomme les quartiers les plus susceptibles d'être touchés — ou seulement les infrastructures.

Les meilleures citations

- "Les catastrophes ne sont pas des événements qui arrivent aux sociétés ; ce sont des événements que les sociétés produisent." - Kathleen Tierney
- "Le risque n'est pas une chose qui existe là-bas, mais une manière de penser aux dommages futurs potentiels et d'agir sur eux." - Kathleen Tierney
- "La résilience n'est pas simplement rebondir, mais la capacité des unités sociales à résister aux catastrophes et à s'en remettre grâce à l'accès aux ressources et aux réseaux sociaux." - Kathleen Tierney
- "Nous ne pouvons pas construire une société résiliente sur un fondement d'inégalité, de pauvreté et de dégradation environnementale." - Kathleen Tierney

Limites

Le livre est une synthèse académique, et il s'en ressent : la prose est plus dense et plus lente que ses idées ne le mériteraient, et les lecteurs en quête d'un récit haletant devront s'accrocher. Comme Tierney soutient que presque tout est socialement produit, le cadre peut parfois donner l'impression d'expliquer tout et donc de ne prédire presque rien — on referme le livre en sachant pourquoi les catastrophes arrivent, mais avec peu d'indications sur l'intervention qui sauverait le plus de vies en premier. Le recours massif à un ensemble canonique de cas (Katrina, Bhopal, Challenger) signifie que les lecteurs venus d'autres travaux sur les catastrophes reconnaîtront une grande partie de la matière. Et les chapitres prescriptifs font un geste vers la réforme de l'usage des sols et les filets de sécurité, sans la stratégie politique pour y parvenir.

En une phrase

Chaque catastrophe est une politique déjà advenue — la tempête ne fait que signer le bon de livraison.

Pour qui

Les gestionnaires d'urgences, les urbanistes, les professionnels de la santé publique et les étudiants en politique climatique qui ont besoin de l'ossature théorique du domaine. Et

quiconque a vu une catastrophe se dérouler en soupçonnant que l'étiquette « naturelle » en faisait trop.